

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 25 [i.e. 26]

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184775>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

rentrées qu'en octobre. A côté de districts où ne peut croître un seul fruit, il y en a d'autres où les amandes, les figues, les grenades viennent en pleine terre. La vigne, qui y croît presque sans culture, produit un vin qui approche celui d'Espagne.

Une nature à la fois si fertile et si pittoresque ne peut manquer d'attirer un nombre beaucoup plus considérable de visiteurs, maintenant qu'on a la facilité de se transporter en chemin de fer jusqu'au cœur du bassin du Rhône, point de départ de superbes courses alpestres, et jusqu'à Brigue, à quelques lieues des glaciers du Rhône, du col de la Furka, ou de la route du Simplon. Cette route étant destinée à s'effacer bientôt devant le tunnel qui sera percé sous la montagne, quelques détails à son sujet ne seront peut-être pas hors de propos.

Au commencement du siècle, on ne franchissait le Simplon que par un chemin à mulets impraticable aux chars et à l'artillerie. Après la bataille de Marengo, où Napoléon battit les Autrichiens, voulant effrayer ceux-ci en leur montrant l'armée française toujours prête à déboucher en Italie, ordonna la construction de la route du Simplon, ligne la plus courte de Paris à Milan. Les travaux, commencés en 1801, durèrent 6 ans. On y avait employé 5000 ouvriers, brûlé 250,000 kilogrammes de poudre pour percer les galeries et dépensé plus de 18 millions. L'une de ces galeries n'a pas moins de 220 mètres de long, et les mineurs qui percèrent les ouvertures latérales destinées à donner de l'air et du jour à l'intérieur, durent commencer leur travail suspendus à des cordes au-dessus de l'abîme. Tels furent les sacrifices et les travaux nécessaires à l'établissement de cette route hardie, qui poursuit son cours à travers toutes les difficultés, attaque de front les roches de granit, franchit les précipices, escalade les nuages et vous mène en poste sur le chemin des avalanches, au-dessus de la région des orages.

Pour terminer, nous citerons l'opinion d'un éminent écrivain français, sur le chemin de fer du Simplon, M. Elisée Reclus, qui a entrepris un ouvrage colossal, maintenant en cours de publication, la description et l'étude de toute la terre, aux multiples points de vue du géographe, de l'historien, du moraliste et de l'économiste.

Après avoir fait ressortir tous les avantages qu'aura pour le commerce suisse le percement du Gothard, M. Reclus ajoute :

Ce n'est pas tout. Si la Suisse allemande perce les Alpes qui la séparent de l'Italie, la Suisse française veut aussi se creuser une issue vers le midi, au-dessous de la montagne, et son intérêt se confond à cet égard avec celui de la France du nord. En effet, le chemin direct de Paris vers Milan, c'est-à-dire vers Brindisi, Alexandrie, les Indes, devrait évidemment passer par la vallée du Rhône valaisan.... Le Simplon est la véritable porte de l'Italie; mais cette porte, il faut l'ouvrir. Sur toutes les autres lignes des Alpes sans exception, Modane, Saint-Gothard, Brenner, Semmering, le chemin de fer du Simplon aurait l'inappréciable avantage d'être, pour ainsi dire, grâce à sa faible altitude, de 720 à 650 mètres, un véritable tracé de plaine à travers les montagnes. Or la suppression des rampes est pour la facilité des échanges un avantage de même ordre que l'amointrissement des parcours : les efforts de traction et la dépense de temps en sont

également diminués. Il est donc urgent que le réseau de la France et de la Suisse romande se complète par le percement du Simplon.

On sait que l'Ecole industrielle cantonale fait chaque année une petite escapade. Notre intention n'est pas de donner ici un récit détaillé des divers incidents de cette joyeuse partie, à laquelle ont pris part 368 élèves et 98 parents, car nous avons déjà décrit plusieurs fois le caractère de ces charmantes courses, qui toutes constatent la joie, le plaisir qu'ont maîtres, élèves et parents à se délasser pour ainsi dire en famille, au grand air, durant une belle et longue journée d'été. Quand on est déjà vieux et qu'on accompagne une troupe pétillante de jeunesse et d'entrain, comme celle que M. Roux a sous sa direction, il faut s'amuser aussi, il faut accepter gracieusement la partie et revenir jeune par le cœur, jeune « en dedans, » comme dit Legouvé dans sa spirituelle analyse des portraits photographiques.

Et comment ne pas s'amuser quand l'itinéraire est si bien conçu, quand celui qui en prend l'initiative se donne la peine de faire, seul, la course à l'avance et de tout prévoir, afin d'en faire mieux jouir tout le monde? Tout prévoir, je dis trop, M. le directeur ne s'attendait guère à la visite des sombres nuages qui, dès midi, arrosèrent un peu trop abondamment le Val d'Illiciez.

Mais en montant, comme tout le monde était gai, sous un ciel qui paraissait vouloir nous favoriser jusqu'au soir! Rien n'est plus agréable à l'œil que cette fraîche et romantique vallée au fond de laquelle roulent en bouillonnant les eaux de la Viège, où le paysage varie sans cesse par les accidents de la nature, les forêts, les cascades, les rocs et les habitations.

Et dire que c'est au moment où nous jouissons tous de ce beau spectacle, au moment où nous arrivions à Champéry, qu'il plût au ciel de nous asperger outre mesure.

Ce fut alors que chacun, prenant sagement son parti, oubliant la belle nature et tournant le dos à la dent du Midi, s'efforça d'apporter au sein de la nombreuse société, réunie à la *Croix fédérale*, la plus grande somme de gaieté possible. Chansons, discours, déclamations, jeux de mots, tout s'en mêla. Jamais ce petit hôtel, où l'on est du reste fort bien traité, et aux conditions les plus raisonnables, n'a eu sous son toit une pareille animation.

L'heure du départ arriva cependant. Le train n'attend personne, à Bex, pas même l'Ecole industrielle cantonale. Il fallut se mettre en chemin par une pluie battante. Eh bien, jamais plus de joie, de chansons et de francs rires. N'est-ce pas là une preuve que les caractères bien faits sont plus nombreux qu'on ne le suppose généralement.

Mais comment pourrait-on ne pas prendre en bonne part une ondée qu'on essuie en compagnie de M. Favrat, qui émaille sans cesse la conversation de réparties spirituelles et chante de temps en temps :

*Le plliâu, ie plliâu, Jeannette, relâiva-tè-gredons.* Comment ne pas prendre par le bon côté ce petit contretemps quand on voit directeur et maîtres redoubler de vigilance pour les élèves, d'aimables attentions pour les parents, au point de nous faire oublier la pluie qui tombait quand même? La meilleure preuve de reconnaissance que nous puissions leur donner, c'est de leur souhaiter pour la course de l'an prochain un soleil radieux.

#### Lo monnâi et lo paisan.

On monnâi et on paisan sê trovâvont per hazâ à n'on cabaret. Lo paisan avâi 'na deint contrê l'autro po cein que sê crâyâi que lo monnâi lo robâvê quand lâi baillivê à mâodré; mâ n'ousâvê pas lo lâi reprodzi. Cé iadzo quie, portant, que s'ein cheintâi on pou et que l'avâi práo niaffe, cein lo démedzivê dè lâi derê oquiê, et lâi fâ :

— Vâi-tou, Djan, n'est pas po derê, mâ se cauquon mê desâi que t'és on voleu, onna canaille, lo crairé, mâ lo tê vu pas derê mêmemo, porré étrê condanâ injustameint.

#### Lê dou lacéli.

Ora que lê sociétâ dè fretéri veindont lo lacé, lê lacéli que l'atsitont et que fabrequont po l'âo compto, sê sont met à teni dâi pouâi, que cein l'âo rapporté gaillâ d'ardzeint, po cein que lê nourront quâsu tot avoué dè la couète et dè la lâitiâ.

L'autro dzo, dou dè cliâo lacéli, à cein que m'a racontâ Pierre François, bêvessont quartetta et dêvezâvont dè cein. Por mê, que desâi ion dè leu, l'âo baillo pas rein què dâo lacéladzo, va pi! y'é atsetâ dè la farna grise et dâo reprin, que cein l'âo fâ on bâiré, que medzont cein coumeint dâo sucro et te vérê contrê lo bounan se n'é pas dâo pêsant; te crâi adé que n'ia què tê po cein soigni! vu bin que lo crique mê craquê se ne pâisont pas trâi ceints!

— Oh! pour'amî, que fâ l'autro, fâ cein que te voudré, t'as bio bragâ, mâ jamé dè ta viâ te ne faré on asse bio caïon què mê!

#### Variétés.

*Le barbier chinois.* — Trois cent millions de têtes à accommoder presque chaque jour nécessitent naturellement une prodigieuse quantité de barbiers en Chine.

Le barbier chinois est un personnage des plus singuliers, et qui n'a pas son équivalent au monde. Dès le matin, il court les rues à toutes jambes, portant sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou, terminé par la figure d'un animal chimérique, tout l'attirail de son métier. Son regard exercé a bientôt découvert un passant dont le crâne n'est pas parfaitement net; il bondit vers lui, le saisit au passage, et la pratique, ainsi prise au vol, se trouve aussitôt installée sur un escabeau, sous un large parasol fiché en terre. En un clin d'œil, tout est prêt: l'eau tiédit sur un réchaud; la cuvette, les pinces, la brosse à oreilles, la perle de corail fixée à un manche d'ivoire et destinée à nettoyer l'œil sont sorties de leurs étuis. Alors commence le « chan-pao, » opération mystérieuse, passes magnétiques dont l'effet rapide est une douce somnolence procurée au patient.

Dans cet état, sa tête appesantie se laisse balloter en tous sens; elle obéit aux mouvements du barbier, qui d'une main prompte y promène son rasoir triangulaire, au large dos fort lourd et d'autant plus facile à manier; sous les éclairs d'acier qu'il jette au soleil, le crâne devient d'une blancheur parfaite et prend les apparences d'une boule d'ivoire.

On passe ensuite à la toilette de la natte; on la lave, on la parfume, on la tresse serrée. Cet appendice rend les services les plus imprévus; le domestique s'en sert pour épousseter les meubles, le maître d'école en donne sur les doigts à ses élèves récalcitrants, l'ânier n'a pas d'autre fouet pour émousser sa bête, l'homme lassé de l'existence n'a pas besoin de chercher d'autre corde pour se pendre; c'est cette natte qu'empoigne le barbier pour maintenir l'opéré dans la bonne position; c'est elle enfin que le bourreau saisit pour décapiter le condamné. Elle n'est gênante que pour le travailleur, qui est obligé de l'enrouler autour de son crâne.

*Victor Emmanuel dans sa vie intime.* — Tel est le titre d'un petit livre qu'on s'arrache maintenant dans l'Italie entière, et qui est dû à la plume d'un des familiers du feu roi. Nous y glanons le trait suivant: « Le roi portait en hiver et en été les mêmes habits: quand on lui voyait un paletot, c'est qu'il était malade. Il détestait le frac et le regardait comme une invention de la démocratie confondant les maîtres et les domestiques sous le même accoutrement; il détestait aussi les chapeaux neufs et ne portait de gants que lorsqu'il y était forcé, encore ne gantait-il que sa main gauche. On ne lui connut jamais de parapluie, et il se promenait en voiture découverte sous la neige et sous le soleil. Il allait au spectacle en veston, et préférait les théâtres populaires où il est permis de fumer, car il ne renonçait pas volontiers au cigare.

Un soir, comme il entra à l'Apollo de Rome, on lui annonça que l'impératrice de toutes les Russies était dans une loge. « Comment faire? dit le roi. Je ne suis pas habillé, et je ne veux pas retourner au Quirinal. Il faut cependant que je fasse visite à l'impératrice. »

Après un moment d'indécision, il lui vint une idée: il mit bas son veston et endossa l'habit du marquis de Bagnasco qui était là. Mais il lui manquait encore une cravate blanche. Il jeta un regard autour de lui et s'aperçut que le nœud le plus frais était celui du valet qui gardait la loge royale. Aussitôt, sans façon, il alla droit à cet homme, lui enleva sa cravate et se la mit au cou en disant: « Il me semble qu'à présent je suis assez roi d'Italie! »

Une autre fois, à ce même théâtre Apollo, le roi vit tout à coup derrière la porte vitrée de sa loge poindre l'ombre du colonel Galletti qui était de ses familiers: « Ne bouge pas Galletti, dit le roi en piémontais, je veux faire ton portrait. » Il tira aussitôt un crayon de sa poche (il en avait dans toutes ses poches) et charbonna vivement sur une vitre opaque le profil lumineux du colonel. Le lendemain, dans un entr'acte, Victor-Emmanuel sortait de sa loge pour prendre l'air quand il aperçut un estafier de service qui s'évertuait à effacer ce portrait avec un chiffon. — « Que fais-tu là? de-manda le roi. — Majesté, je nettoie cette vitre parce qu'un imbécile s'est permis de la salir. — Ne te donne pas tant de peine, repartit le souverain, l'imbécile c'est moi. » — Et il partit en riant à gorge déployée.

Dans un hôpital de Naples, en 1865, un malade était déjà mourant. Le roi lui prit la main en disant: « Courage, pauvre homme, tâchez de guérir! » Le moribond fut si fort secouru par la main royale, qu'il guérit en effet. On cria au miracle, ce qui amusa fort le thaumaturge couronné: « Pourvu, dit-il, qu'on ne me mette pas en morceaux pour me manger en reliques. »

*Accroissement de Londres.* — La ville de Londres prend des proportions véritablement colossales. Actuellement elle couvre une superficie de 700 milles carrés (1,297 kilomètres carrés) et compte plus de 4 millions d'habitants, dont 100,000 étrangers seulement.

La statistique à laquelle nous empruntons ces détails pré-